

documents de fouilles proprement dits n'y figurent point¹, ce qui a souvent suscité des doutes sur la fiabilité des travaux de terrain effectués et sur leur interprétation ; ainsi est née une très abondante littérature érudite où la glose, le commentaire exclusif du texte césarien et la controverse ont fini par faire oublier la nécessité de nouvelles recherches au sol qui n'ont repris véritablement qu'en 1991, par décision du Ministre de la Culture. Pourtant le dossier documentaire du Second Empire existe bel et bien : retrouvé progressivement, dès les années 40, il a été publié en 1989 par J. Le Gall² et sa confrontation avec les fouilles récemment menées³ permet aujourd'hui d'évaluer à leur juste prix les travaux commandités par Napoléon III, leurs qualités et leurs défauts, par delà des polémiques qui devraient être aujourd'hui dépassées.

Les pièces publiées par J. Le Gall sont hétérogènes et d'un intérêt inégal : elles comprennent des documents d'archives contemporains des travaux impériaux ainsi que des extraits des "Notes sur Alise", composées d'après ses souvenirs par V. Pernet dans la revue *Pro Alesia*, plus de quarante ans après les faits. Quand on sait la difficulté qu'il y a parfois à publier un dossier archéologique dix ans seulement après la fouille, on mesure la part d'imprécision que contiennent potentiellement de tels écrits. Les manuscrits, pour leur part, livrent quelques informations scientifiquement utilisables au milieu de très nombreuses considérations d'ordre administratif. Ils ont surtout le mérite de montrer la "machinerie" archéologique en action, révélant au passage l'incertitude des interprétations au jour le jour, les vicissitudes et les méthodes du chantier, la hiérarchie des prises de décision, le rôle de l'Empereur lui-même. Reste essentiellement, pour l'archéologue d'aujourd'hui, un gros dossier graphique, comprenant plans et coupes levés par P. Millot, surtout abondants au temps de la Commission de Topographie des Gaules, car, dès l'arrivée du Commandant Baron E. Stoffel, en septembre 1862, la documentation est moins fournie et souvent moins précise. Particulièrement précieux sont les grands plans topographiques qui montrent l'état d'avancement des travaux à différentes dates, mais aussi les différences de tracé d'un document à l'autre, les repentirs, et ce que Napoléon III a véritablement retenu — parfois modifié — dans sa publication finale. Encore ne faut-il pas oublier que ces minutes elles-mêmes semblent avoir été retouchées à posteriori : ainsi le grand plan daté du 1^{er} septembre 1862 montre-t-il, par rapport à celui du 30 août, un bond considérable dans l'avancement des travaux que seuls des ajouts postérieurs peuvent expliquer.

(1) *Histoire de Jules César*, Paris, 1865-1866.

(2) J. Le Gall, *Fouilles d'Alise-Sainte-Reine (1861-1865)*, MAIBL IX, Paris, 1989.

(3) M. Reddé et S. von Schnurbein (edd.), *Alésia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, MAIBL, XXII, 2001.

Conformément à la seule méthode qu'on connaissait alors, les hommes de l'Empereur procédaient par tranchées perpendiculaires aux lignes, consciencieusement numérotées à l'époque de la Commission de Topographie des Gaules (fig. 2). Lorsqu'un fossé était repéré, on en

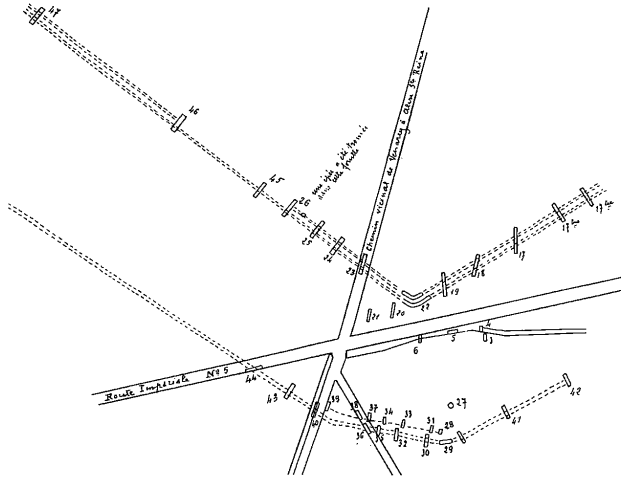


Fig. 2. Plan des premiers sondages napoléoniens près du carrefour de l'Épineuse (Le Gall II, 12).

dressait un profil schématique (fig. 3), et l'on se reportait quelques mètres ou quelques dizaines de mètres plus loin afin de suivre la ligne. Quand celle-ci était perdue, on multipliait les tranchées pour la retrouver. Si l'on rencontrait du matériel, on vidait éventuellement une section de fossé, de sorte que les minutes portent parfois des mentions de découvertes, sans pourtant qu'un cahier d'inventaire général ait été tenu. Cette technique a été bien expliquée par E. Stoffel dans une lettre à T. Rice Holmes⁴ : "Vous désirez savoir par quelle méthode j'ai retrouvé les traces des camps que l'armée de César construisit dans la guerre des Gaules. Il est nécessaire de commencer à indiquer quelques notions préliminaires. Les terrains dans lesquels ces camps furent établis présentent, comme tous les terrains culti-

(4) T. Rice Holmes, *Caesar's Conquest of Gaul*, Londres, 1899, pp. XXIX-XXX.

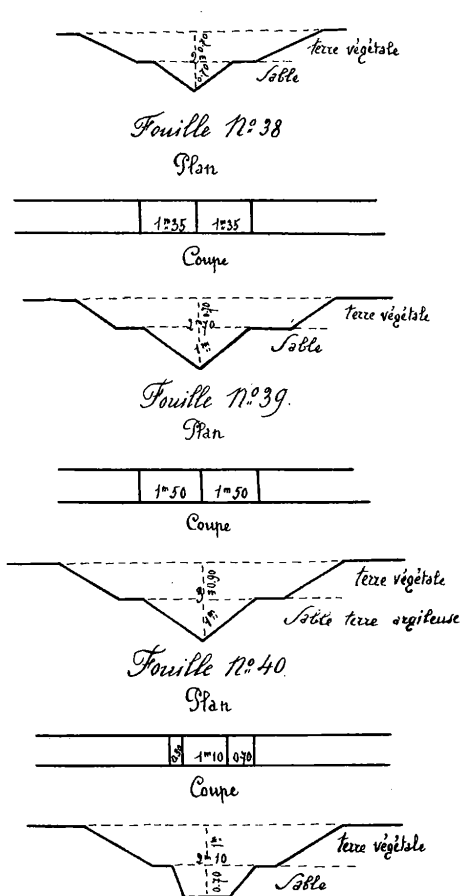


Fig. 3. Coupes des premiers sondages napoléoniens près du carrefour de l'Épineuse (Le Gall II, 11).

vés une couche supérieure de terre végétale, appelée humus, laquelle varie d'épaisseur selon les différentes contrées, et peut avoir depuis un ou deux pieds jusqu'à quatre ou cinq pieds et plus. Au dessous de cette couche de terre végétale se trouve le terrain vierge (ou le sous-sol), qui est, selon les contrées, ou marneux, ou siliceux, ou calcaire. A Alésia (dans la plaine des Laumes) c'est de la marne épaisse et ferme ; à Berry-au-Bac, c'est une marne plus légère ; à la Roche-Blanche (en face de Gergovia) c'est un calcaire ferme et blanc. Lorsque, après une bataille, ou après un siège, l'armée romaine quittait son camp, les habitants du pays détruisaient les retranchements afin de pouvoir de nouveau cultiver leurs champs. Ils rejetaient les terres du parapet dans le fossé. Ce fossé était, de la sorte, plein d'une terre mélangée, composée de terre végétale, de terre vierge, et souvent d'objets que les soldats romains avaient pu laisser sur le parapet, tels que débris d'armes, boulets en pierre, monnaies, ossements, etc. Pendant quelque temps la partie supérieure du fossé comblé présentait la forme AB, à cause du foisonnement des terres ; mais avec le temps, et grâce à la culture de chaque année, elles se tassaient au niveau du sol avoisinant, ce qui fait que partout les traces des camps de César ont disparu. En tout cas, la terre de remplissage des fossés est une terre meuble et, fait important à remarquer, elle reste meuble, sans jamais reprendre la consistance du terrain vierge, si bien qu'aujourd'hui, après 2000 ans écoulés, elle se détache aisément à la pioche. C'est là ce qui permet de retrouver les fossés lorsqu'on a su déterminer l'emplacement d'un camp. C'est là, comme vous le dites très bien, la première condition. Il faut donc, avant tout, étudier le terrain où on suppose que le camp était placé, ce qui exige une connaissance parfaite des *Commentaires* de César et des connaissances militaires spéciales.

Cela posé, voici comment j'ai toujours procédé pour retrouver les fossés d'un camp (fig. 4). Soit ABCD une étendue de terrain dans laquelle je supposais placé le camp qu'il s'agissait de découvrir ; et admettons, pour fixer les idées, que la couche de terre végétale ait 70 centimètres d'épaisseur. Je plaçais les ouvriers, avec pelles et pioches, sur plusieurs files fff., dans une direction perpendiculaire à un des côtés supposés du camp, les ouvriers de chaque file à 20 ou 30 mètres les uns des autres. Chacun d'eux était chargé d'enlever la couche d'humus sur deux pieds de largeur. Si, après avoir enlevé cette couche sur 70 centimètres de profondeur, ils sentaient que leurs pioches frappaient un terrain résistant, c'est que celui-ci n'avait jamais été remué et qu'on n'était pas sur le fossé romain. Les ouvriers continuaient alors à avancer, et cela tant qu'il ne se produisait rien de nouveau. Mais lorsqu'ils arrivaient sans s'en douter, sur le fossé en xy, c'était autre chose. Alors, après avoir enlevé la terre végétale jusqu'à la profondeur de 70 centimètres, ils ne trouvaient plus, comme précédemment, un sol vierge résistant ; au contraire, ils rencontraient une terre meuble qui se détachait facilement, ce qui permettait de supposer

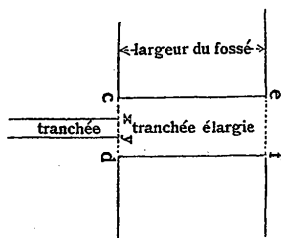
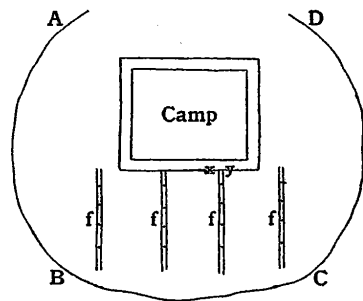


Fig. 4. Schéma explicatif de la méthode de Stoffel (dans T. Rice Holmes, p. XXIX-XXX).

qu'elle avait été autrefois remuée. Je faisais alors élargir la tranchée en lui donnant six pieds de largeur (cd) au lieu de deux pieds (xy), afin que les ouvriers pussent travailler plus commodément ; et ils approfondissaient la tranchée jusqu'à ce qu'ils rencontrassent le sol naturel. D'ailleurs on reconnaissait bientôt si on était, oui ou non, sur le fossé romain ; car, si on

y était réellement, on distinguait sans peine sur les deux bords *ec* et *fd* de la tranchée, à droite et à gauche des ouvriers, le profil du fossé qui se détachait par la couleur de la terre, mêlée (celle de l'ancien parapet) sur la couleur de terre vierge qui l'encadrait.

“Pour en revenir aux recherches nécessaires pour déterminer l'emplacement d'un camp, il est à peine besoin d'ajouter que quand j'étais parvenu à retrouver un des points par le profil du fossé, je me bornais à en retrouver cinq ou six autres dans la longueur de chaque côté, ce qui suffisait pour délimiter le camp et en connaître la forme exacte.... A Alésia, les recherches ont duré plus de deux ans, parce qu'il fallait retrouver non seulement les traces des camps, mais encore celles de lignes de contrevallation et de circonvallation. J'y ai employé plus de 300 ouvriers. Vous comprenez, Monsieur, que je ne puis que sourire en apprenant qu'un certain Mr. Stock se refuse à croire à mes découvertes... Lorsqu'il a visité les lieux, que n'a-t-il interrogé les nombreux ouvriers que j'ai employés et dont la plupart vivent encore ? Ils lui auraient raconté les trouvailles de toutes sortes qu'ils ont faites dans le fond des fossés, à 6, 8 ou 15 pieds sous terre, débris d'armes, boulets, monnaies par centaines, et ils lui auraient expliqué que ces objets n'avaient pas été mis là par le bon Dieu à la création du monde.”

On n'effectuait donc pas de grands décapages en aire ouverte, procédé qui ne s'est à peu près généralisé que depuis quelques années. On comprendra aisément que, de cette manière, et alors qu'on ne savait pas “nettoyer” et lisser une coupe aussi soigneusement qu'on le fait aujourd'hui, de manière à en lire les moindres informations, il était quasiment impossible de mettre au jour les très petites structures fossoyées qui accompagnent les fossés (tours, *stimuli*, *cippi*, *lilia*) et que les fouilleurs de Napoléon III n'ont qu'assez rarement pu repérer. Mais les observations de Stoffel montrent un sens du terrain tout-à-fait nouveau pour l'époque : ces fouilles étaient en effet les premières de cette ampleur sur des structures fossoyées, difficiles à comprendre, même aujourd'hui, pour des personnes peu averties, et les réflexions livrées à T. Rice Holmes constituent, en même temps qu'un témoignage historique, un gage d'authenticité, en raison précisément de leur caractère totalement novateur. Le fouilleur d'aujourd'hui, il faut l'avouer, est parfois admiratif de la finesse et de la pertinence des observations de terrain effectuées au 19^e siècle sur un terrain où se mêlent fossés de toute origine et drains de toute époque, en même temps que paléochenaux parfois antérieurs, parfois postérieurs à l'épisode césarien, qu'il faut discriminer, non sans peine, même avec l'aide d'un géomorphologue spécialisé (fig. 5-6).

L'acquis des fouilles napoléoniennes est donc considérable, notamment en matière de topographie : une comparaison entre les plans levés sous le Second Empire et aujourd'hui ne révèle point d'écart majeur,

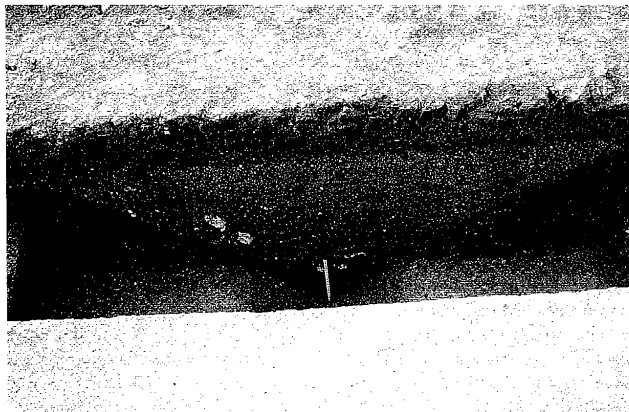


Fig. 5. Le fossé de circonvallation dans la plaine de Grésigny, au pied du Réa. On comparera avec le paléochenal fig. 6 (photo M. Joly).

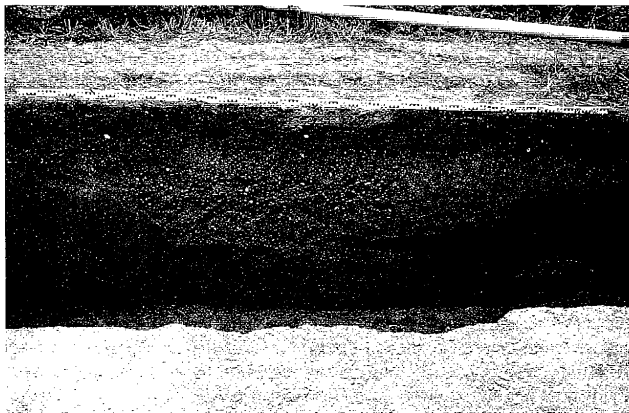


Fig. 6. Paléochenal dans le même chantier que le fossé de la circonvallation fig. 4 (photo M. Joly).

même si, dans le détail, bien des compléments essentiels ont pu être apportés. Les petites tranchées de Millot et de Stoffel, encore bien visibles au sein des couches archéologiques (fig. 7), ont ainsi permis de dresser une carte des lignes romaines d'Alésia à laquelle nous sommes toujours grandement redevables, et que confirme très largement aujourd'hui la photographie aérienne⁵. C'est dans le détail qu'il faut essentiellement discuter, pour discriminer, de façon précise, la pertinence des analyses effectuées par nos devanciers du Second Empire.



Fig. 7. Porte nord-est du camp C, sur la montagne de Bussy. Au premier plan, au centre, la clavicule fermant la porte vers l'intérieur. Le fossé est visible au second plan. Vers la droite, coupant l'ensemble des structures, une étroite tranchée de fouilles du Second Empire qui n'a touché ni la clavicule ni la porte.

Les fouilles ordonnées par Napoléon III ont souffert de deux handicaps majeurs, inévitables au XIX^e siècle : le premier, on l'a dit, est l'incapacité technique à pratiquer de grands décapages en aire ouverte ; le second est la difficulté psychologique, toujours actuelle chez certains, à s'affranchir du texte césarien pour effectuer des observations archéologiques totalement indépendantes de la leçon philologique.

(5) Sur les recherches de photographie aérienne, voir R. Goguy, L'archéologie aérienne sur le site d'Alésia. Méthodologie et résultats, dans M. Reddé et S. von Schnurbein (edd.), *Alésia, op. cit.*

Pour s'en tenir, d'abord, au premier point, il est évident que l'observation "en continu", que permettent à la fois la photographie aérienne et la fouille extensive, autorise aujourd'hui la mise au jour de micro-structures inconnues des hommes de Napoléon : à l'exception de "trous de loup" (*lilia*) repérés devant la circonvallation au carrefour de l'Épineuse (fig. 8), les recherches du second Empire n'ont jamais pu mettre en évidence les *stimuli* césariens, mais ceci s'explique quand on sait que ceux-ci, au moins

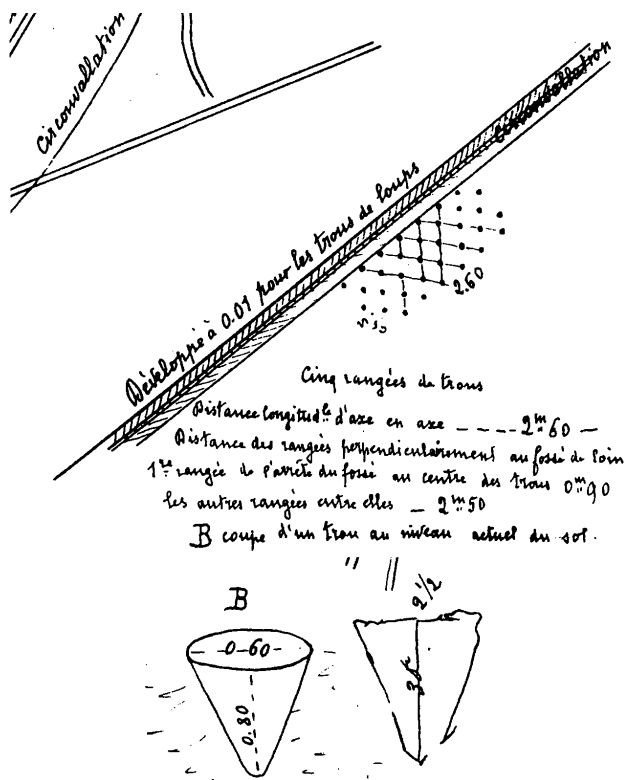


Fig. 8. Réseau de trous de loup (*lilia*) au carrefour de l'Épineuse et profils par P. Millot (d'après Le Gall II, 39).

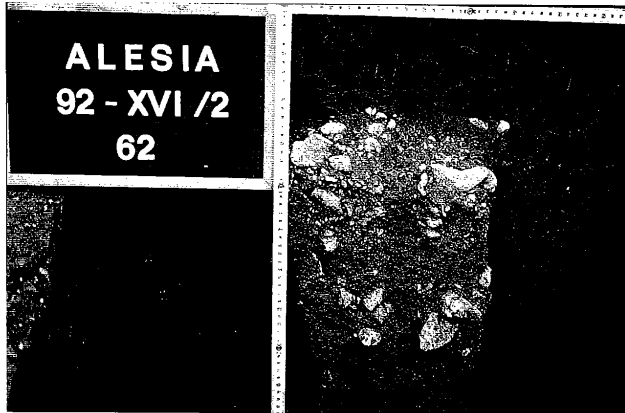


Fig. 9. Trace de calage d'un piège (stimulus) vu en coupe, dans la plaine des Laumes. Les graves extraites du sous-sol tardi-glaciaire constituent une poche artificielle, au sein du limon, et calent une tige de bois dont la trace subsiste en négatif, au centre (photo RGK).

en plaine, ne sont rendus identifiables que par la présence de très petites poches de graves extraites du sous-sol géologique et présentes à la surface d'un paléosol argilo-sableux, évidemment à la suite d'une action anthropique volontaire puisque la régularité de ces inclusions, disposées en quinconce, et portant, en leur centre, la trace d'une âme de bois, ne saurait être naturelle (fig. 9-10). Mais la observée de tels ensembles archéologiques, au demeurant plus ou moins bien conservés en fonction de l'érosion naturelle des sols, ne va pas de soi, même pour un archéologue averti. De même, la présence de *lilia*, bien connus par la littérature militaire antique, mais rarement documentés avant les récentes fouilles d'Alésia, sauf à Rough Castle, sur le mur d'Antonin, n'a-t-elle été qu'assez difficilement observée, en raison de conditions pédologiques souvent très défavorables à la conservation de structures par essence éphémères (fig. 11). Sur les plateaux, en revanche, les structures sont souvent plus aisées à déchiffrer, là, du moins, où la présence d'une dalle calcaire compacte et lisse, très près de la surface du sol moderne, a conservé, comme une étroite cicatrice, la trace des lignes successives de *cippi* romains (fig. 12). Enfin, les poteaux de tours, observés par les fouilleurs de Napoléon III le long de la circonvallation, à l'ouest du camp A, n'avaient pu faire l'objet d'une interprétation correcte (fig. 13) : seuls les deux poteaux arrière y sont en effet conservés, situation que nous avons retrouvée aussi en plaine, et qui s'explique parfaitement puisque la partie antérieure de ces plates-formes, pla-

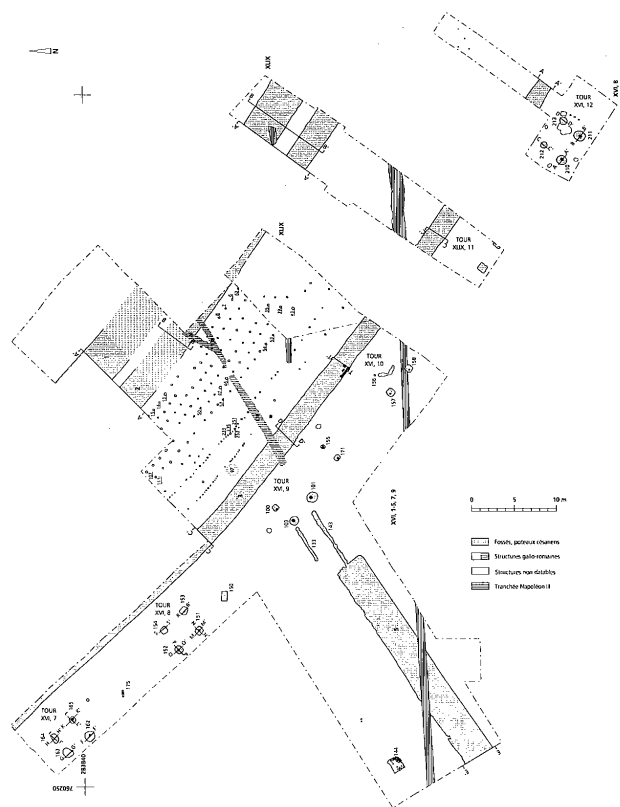


Fig. 10. Plan partiel du chantier XVI (contrevallation) dans la plaine des Laumes. On observera la présence de trois fossés successifs, avec un glacis défendu par un réseau de pièges (cf. fig. 9) entre les fossés 2 et 3. Le rempart, marqué par la présence de tours bien visibles et régulièrement espacées, est situé derrière le fossé 3. En bas, à gauche, le début du fossé sud-est du "fortin de l'Épaveuse".



Fig. 11. Réseau de lilia devant la contrevallation, au pied du Mont Réa.



Fig. 12. Quadruple ligne de cippi devant le fossé de circonvallation, près du camp C, sur la montagne de Bussy.

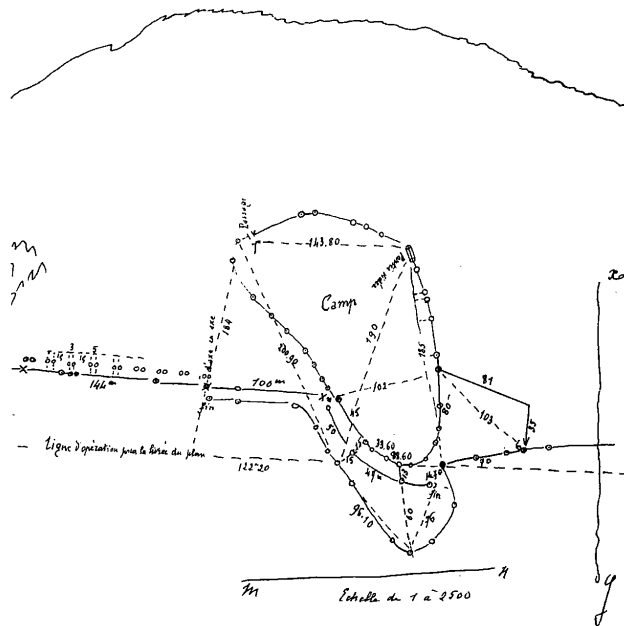


Fig. 13. Plan du camp A et de la circonvallation, d'après les archives napoléoniennes. On remarquera, le long de la circonvallation, à l'ouest du camp, une série régulière de paires de trous, interprétés par les fouilleurs comme des bases de baliste, probablement des tours en réalité (Le Gall II, 111).

cées à cheval sur le rempart, était solidement ancrée dans l'agger, haut de 3,6 m au témoignage même de César (BG VII, 72), tandis que les boisements postérieurs, à l'arrière de la levée de terre, réclamaient une fondation dans le sous-sol (fig. 16 a et b). Il va de soi, enfin, que des structures aussi difficiles à mettre en évidence que les *claviculae* des portes de camp ou les *titula*, typiquement romaines, n'ont pas été observées par les fouilleurs du second Empire et que certaines nous auraient peut-être aussi échappé, sans le secours de la photographie aérienne. Pour constater ces différences, il suffira de comparer les plans de la plaine des Laumes, hier (fig. 14) et aujourd'hui (fig. 15).

Il est bien évident, en outre, qu'on était, au milieu du XIX^e siècle, obnubilé par l'importance historique de l'épisode césarien et qu'on a sys-

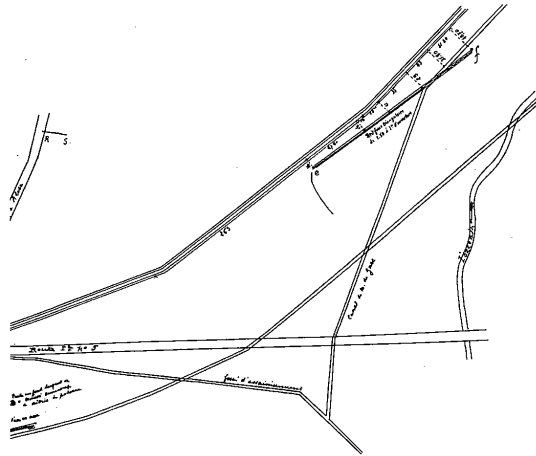


Fig. 14. La contrevallation dans la plaine des Laumes, levée par P. Millot. Le troisième fossé a bien été vu, mais est mal dessiné (Le Gall II, 33).

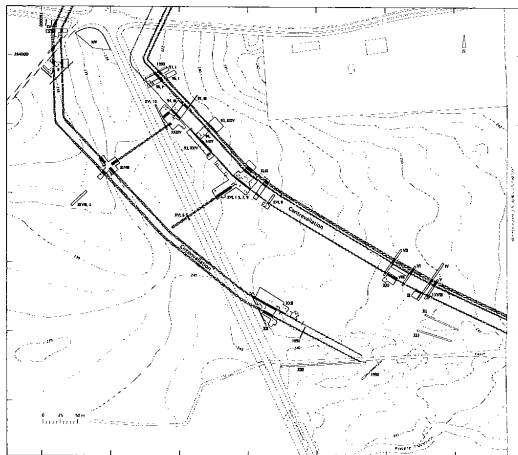


Fig. 15. Plan général des lignes dans la plaine des Laumes, telles que nous les connaissons aujourd'hui (comparer avec la fig. 14).

tématiquement attribué à ce moment privilégié toute découverte qui pouvait paraître significative : le cas le plus évident est celui des armes de l'Âge du Bronze découvertes près de la ferme de l'Épineuse, avant même les fouilles de Napoléon III, et qu'on a immédiatement attribuées aux Gaulois, dont l'équipement militaire était alors fort mal connu. Mais il en va de même d'un certain nombre de structures archéologiques : ainsi le camp I, dont la forme étrange a toujours étonné les spécialistes, est-il le fruit d'un "montage", sans doute involontaire, entre des fossés d'époques très diverses, mais de toute manière postérieurs à l'Antiquité, comme l'ont montré les fouilles récentes. De même faudrait-il contrôler les nombreuses structures repérées au flanc du Réa, mais où, faute d'autorisation d'accès dans des bois privés, nous n'avons pu mener les fouilles systématiques qui s'imposeraient ; enfin, on peut s'interroger sur l'improbable camp K, où les photographies aériennes localisent une villa gallo-romaine. A l'inverse, on observera que les fouilleurs du second Empire n'ont pas su repérer le nouveau fortin découvert entre la contrevallation et la circonvallation, près du carrefour de l'Épineuse (fig. 15). La liste exhaustive des problèmes en suspens serait trop longue ici, mais il est bien évident qu'on ne saurait ni accepter en bloc, et les yeux fermés, les informations de nos devanciers, ni, *a contrario*, les rejeter systématiquement.

Tout aussi caractéristique, mais aussi beaucoup plus complexe, en raison des polémiques anciennes ou récentes sur ce sujet, est la manière dont les fouilleurs du XIX^e siècle ont abordé le texte césarien, qui, comme le dit lui-même Stoffel (*supra*), a guidé les recherches, parfois contre l'évidence offerte par le terrain.

Un bon exemple est fourni par l'agencement des structures de la contrevallation dans la plaine des Laumes. César précise en effet qu'il a creusé deux fossés parallèles, suivis d'un rempart de terre, lui-même flanqué de tours tous les 80 pieds, avant d'ajouter sur l'avant un glacis armé d'un triple système de pièges (*cippi, lilia, stimuli* de l'intérieur vers l'extérieur des lignes). Or les fouilles montrent clairement, entre l'agglomération actuelle des Laumes et l'Ozerain, un double fossé, suivi, une quinzaine de mètres en arrière, par un troisième fossé parallèle (fig. 10 et 15). Cette situation était connue de P. Millot, puisque le dernier fossé est porté sur ses plans (fig. 14). Curieusement, ceux-ci montrent une convergence et non un parallélisme avec le double système antérieur, alors qu'il n'y a aucun doute —les fouilles récentes aussi bien que les photographies aériennes le prouvent— sur le parallélisme des différentes défenses. Ce troisième élément a en revanche totalement disparu de la publication finale, due à Napoléon III lui-même, probablement parce qu'il est gênant au regard du texte césarien ; il a pour les mêmes raisons toujours été jugé négligeable par J. Le Gall et nous a surpris nous-même lors de nos premières campagnes. Les fouilles extensives menées dans la plaine des Laumes ne laissent pourtant aucun doute sur le fait qu'il s'agit du fossé

qui borde le pied du rempart, puisque les traces de ce dernier sont patentes et aucun spécialiste d'histoire militaire romaine ne saurait s'y tromper. C'est en revanche sur le glacis intermédiaire, entre ce fossé et le système double antérieur que sont localisés les pièges dressés par les légionnaires (fig. 10). Face à cette situation singulière, en contradiction avec le texte de César, deux attitudes opposées sont possibles : celle qui consiste à respecter les faits archéologiques, quitte ensuite à en proposer une explication cohérente avec le texte, sur laquelle tout un chacun pourra ensuite porter son jugement⁶ ; celle, au contraire, qui consiste à occulter un document de fouille, au motif (conscient ou non) que César ne saurait mentir et c'est naturellement celle qui a été choisie à une époque où l'archéologie était encore une fille mineure de la philologie. On pourrait trouver bien d'autres exemples d'une telle situation, à Alésia ou ailleurs.

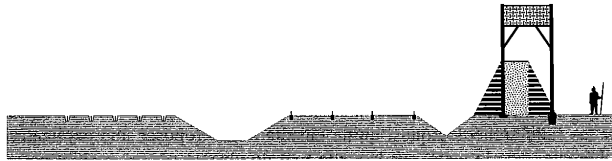
Les mêmes raisons —insuffisance de l'observation de terrain et des connaissances archéologiques, prééminence absolue du texte littéraire— expliquent aussi que l'on ait toujours, depuis le second Empire, reconstitué les défenses romaines d'après le récit du proconsul et non d'après les fouilles elles-mêmes, ce qui d'ailleurs ne va pas de soi⁷. La mise en évidence de la variabilité du système défensif romain au pied du Mont-Auxois constitue sans doute le principal acquis des recherches que nous avons pu mener de 1991 à 1997 (fig. 16 a et b) ; elle contraste en tout cas fortement avec le "modèle" invariable, conforme au texte, qu'a fixé l'*Atlas napoléonien* (fig. 17). Tout un chacun pourra ensuite en tirer les conclusions qu'il veut : notre propos n'est pas ici de justifier la localisation du site mais d'analyser la démarche des archéologues du Second Empire.

Avant de conclure, il importe de dire encore un mot sur la manière dont a été effectuée la collecte du matériel et l'interprétation archéologique et historique qu'on peut donner de ce dernier.

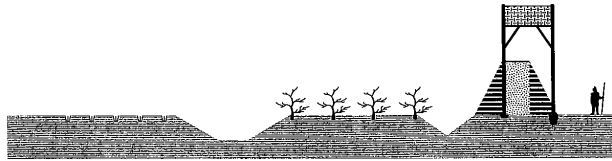
Comme nous l'avons rappelé, il ne semble pas qu'ait été tenu un véritable cahier d'inventaire, et il est difficile, aujourd'hui, pour ne pas dire impossible, de localiser l'origine des objets mis au jour, sauf circonstance heureuse et exceptionnelle. On a recueilli au total, lors des fouilles du XIX^e siècle, un matériel assez abondant, mais sans doute assez fortement sélectionné, notamment les armes et les monnaies, sans que nous sachions précisément quels tris ont pu être faits. Les archives publiées par J. Le Gall font état, ici ou là, de grands monceaux d'amphores ou de céramique, mais ces objets, alors mal connus, ne sont pas conservés au Musée

(6) La place manque dans ce bref article pour développer notre propre explication, qui n'est d'ailleurs pas le sujet de cette réflexion consacrée à l'archéologie sous Napoléon III ; nous renvoyons pour ce faire à notre ouvrage cité n. 3.

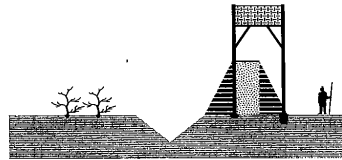
(7) *Ibidem* p. 515-550.



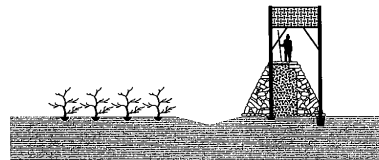
Circonvallation dans la plaine des Laumes



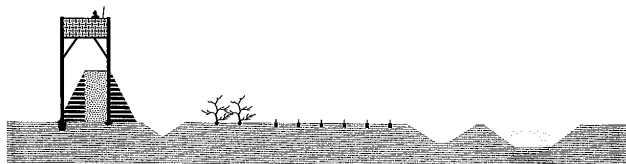
Circonvallation dans la plaine des Laumes



Circonvallation dans la plaine de Grésigny



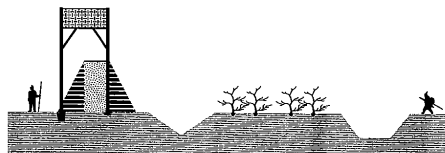
Circonvallation sur la montagne de Bussy



Contrevallation dans la plaine des Laumes



Contrevallation dans la plaine des Laumes



Contrevallation dans la plaine de Grésigny

Fig. 16b. Les différents systèmes défensifs romains autour du Mont-Auxois.

des Antiquités Nationales et nous ignorons tout de leur devenir, à supposer qu'ils aient été ramassés. Les ossements de chevaux, assez nombreux, ont été réenfouis et nous les retrouvons aujourd'hui dans les remblais napoléoniens. Naturellement, comme nous l'avons rappelé, l'ensemble du matériel a été rapporté automatiquement à l'épisode du siège. Il n'est dit nulle part, en revanche, dans les archives du siècle passé, que tout provient des fossés situés au pied du Réa, même s'il semble que l'on en ait trouvé des concentrations à certains endroits bien précis. C'est progressivement que cette *opinio communis* semble s'être imposée et avoir jeté le doute dans les esprits, au point que certains ont cru devoir localiser à cet endroit un sanc-

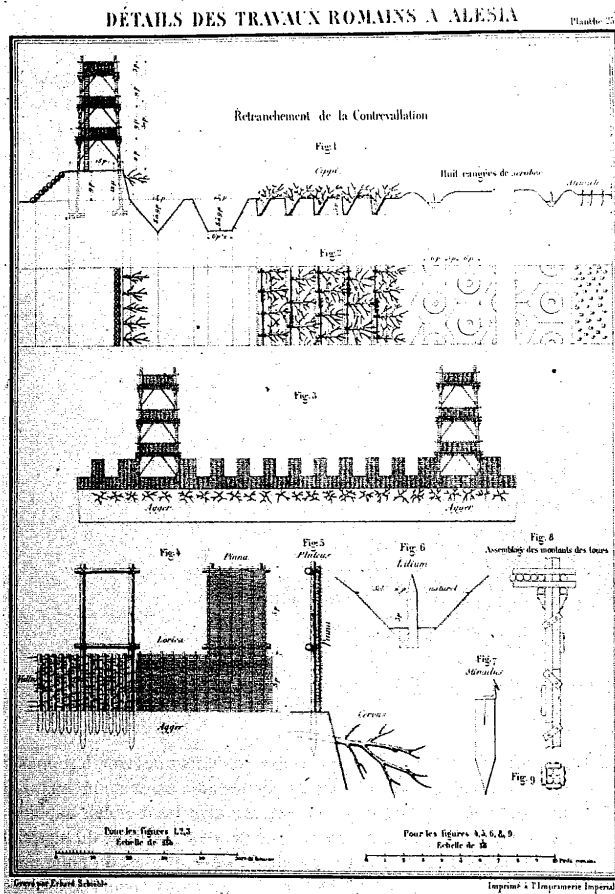


Fig. 17. Reconstitution des retranchements romains, d'après l'Atlas napoléonien.

tuaire celtique, et non une partie des défenses romaines⁸. Et c'est de là que vient l'idée ultérieure, totalement injustifiée, que les monnaies celtiques retrouvées là reflèteraient la composition de l'armée de secours⁹.

Les fouilles récentes, bien au contraire, confirment que les fossés au pied du Réa appartiennent, sans doute possible, au système défensif romain, mais qu'à l'inverse la concentration de matériel n'y est pas nécessairement plus dense qu'ailleurs, sauf à certains endroits bien localisés, vidés par Napoléon III, où l'on semble avoir réenfoui les armes inutilisables longtemps après la bataille : ailleurs, une statistique moyenne montrerait une densité de trouvailles assez semblable à celles du siècle dernier, inégalement réparties selon les secteurs, mais étendue à tout le site, ce que confirme d'ailleurs la lecture des archives napoléoniennes. Les fossés n'ont pas seulement servi de piège aux vestiges du combat, mais aussi de dépotoir ordinaire de cuisine, ce qui ne surprendra personne (fig. 18). S'il existe des écarts entre la récolte du Second Empire et la nôtre, désormais riche en petit matériel métallique d'origine militaire, c'est parce que les méthodes de fouilles et l'intérêt pour ce type d'objet ont fortement évolué. En revanche la pauvreté du matériel céramique est conforme à ce que l'on trouve sur d'autres sites postérieurs du *limes*, quand l'occupation a été courte.

Si l'on veut porter un jugement global sur les travaux de Napoléon III autour d'Alise-Sainte-Reine, et sans s'occuper ici de justifier ou non le bien fondé de son identification du site, qui n'est pas le propos de cet article, il faut assurément réfléchir en historiographe. La discipline archéologique de cette époque est encore une technique balbutiante, tant en France qu'à l'étranger, mais jamais plus on ne retrouvera, dans notre pays du moins, une telle ambition scientifique, ni d'ailleurs de telles entreprises nationales, avec des moyens aussi considérables. Seule l'Allemagne unifiée saura ensuite, sous l'autorité de Th. Mommsen, faire mieux, avec la création de la *Reichslimeskommission*. Au total, nous sommes redevables à Napoléon III non seulement d'une très grande fouille sur un site fondateur de l'histoire de France, mais aussi d'un dossier scientifique extraordinairement sérieux et solide, pionnier pour son temps. On ne saurait ni l'accepter en bloc, ni le critiquer sans examen, en oubliant l'époque à laquelle ces recherches ont été menées et le progrès que nous leur devons.

(8) A. Duval, Les armes d'Alésia au musée des Antiquités nationales, *Revue Historique des armées*, 2, 1987, p. 56-62.

(9) J.-B. Colbert de Beaulieu, Numismatique celtique d'Alésia, *Revue Belge de Numismatique*, 101, 1953, p. 55-83.



Fig. 18. Dépotoir au fond du fossé de circonvallation, au pied du Réa (photo M. Joly).

DÉBAT

Madame Doco-Rochegube : Lors d'une campagne de fouilles, au temps de Napoléon III ou ultérieurement, même lors de la campagne que vous avez dirigée de 1991 à 1997, a-t-on retrouvé une sépulture de soldat romain ?

Michel Reddé : Il est difficile, sauf conditions d'enfouissements favorables, de trouver de telles sépultures à incinération, le niveau antique a disparu sous l'effet des labours et les sépultures n'étaient pas creusées aussi profondément que les fossés dont ne subsistent guère que les fonds.

Serge Lewuillon : Existe-t-il sur le terrain de la documentation des indices qui permettent de savoir si la fouille dans l'axe des fossés avait épargné intentionnellement la stratigraphie des bords ?

Michel Reddé : Non. Lorsque les bords ont été épargnés, c'est sans doute le fruit du hasard.

Friedrich-Wilhem Von Hase demande quelques précisions sur les techniques d'excavation.

Marie-Laure Berdeaux-Le Brazidec rappelle, en complément des recherches de J. Le Gall, l'existence d'un fonds d'archives paraissant inexploré : la correspondance de Félicien de Saulcy, conservée à l'Institut de France. Dans cette correspondance, se trouvent des documents originaux seulement cités d'après *Pro Alesia* et quelques inédits.
